

Le lundi 31 mars 2008

Le magicien prodigieux : futé et d'une irrésistible ironie

Jean St-Hilaire

Le Soleil

Québec

D'une pièce édifiante du Siècle d'or espagnol, Le magicien prodigieux de Calderon de la Barca, le Théâtre Sortie de Secours livre une transposition à la dérision tenace, ébouriffée et d'une démesure fellinienne qui ne fera pas regretter le détour par le Périscope.

Créé en 1637, ce théâtre campé au III^e siècle évoque l'amour non consommé et sublimé dans le martyr de la chrétienne Justine et du lettré Cyprien, destin infléchi par les ruses du Démon. L'histoire fait écho au mythe de Faust, mais Calderon y a greffé des péripéties comiques qui accusent l'écart entre l'intransigeance tragique des amants sublimes et les appétits de leurs truculents serviteurs.

D'une théâtralité affichée, la mise en scène de Philippe Soldevila se signale par la fantaisie et une accumulation d'effets en tout genre que l'atmosphère de gaieté parodique qui emporte le morceau rend tout à fait comestible. Soldevila, pratique l'irrévérence et l'outrance, mais en clin d'œil, avec l'esprit amusé du gamin qui malmène la bienséance en assurant que c'est juste pour rire. La distribution l'accompagne avec fougue et inventivité dans cette malice. L'esprit de corps des huit interprètes est patent, ceux-ci se donnant avec un plaisir contagieux aux élucubrations de Soldevila, qui délègue une partie de son pouvoir au Démon, qui ne se prive pas de le dénaturer...

Soldevila a viré la pièce de Calderon sens dessus dessous. Il retourne le miroir que l'auteur de *La vie est un songe* tend, il raconte du point de vue du Diable, dont il fait un metteur en scène cracheur de foudre et d'imprécations, vaniteux et à vrai dire assez inepte. Ce drôle s'est pourvu d'une troupe pour raconter sa version du drame de Cyprien et Justine, en se ménageant le beau rôle, croit-il. Notre ange déchu, en effet, n'a pas plus d'autorité morale que de goût et il n'est pas dit que ses troupiers vont le suivre jusqu'au bout dans ses lubies de poseur...

Entre l'hommage et l'outrage

À raison, le metteur en scène a soutenu que sa proposition oscille entre l'hommage et l'outrage. À ce dernier, l'environnement sonore taquin de Pascal Robitaille, qui puise à des sources musicales variées à côté du gazou et d'effets sonores attendus, cotise avec piquant et efficacité. Tout comme les costumes de Jeanne Lapierre, les uns pleins de fantaisie, les autres d'un kitsch péplum d'une irrésistible ironie.

Dans son travail d'adaptation, Soldevila observe pince sans rire les longues envolées lyriques de certains personnages. Pour plus de mordant comique, il n'hésite pas à scinder en deux parties celle du vieux Lysandre sur les vraies origines de Justine, et il va jusqu'à inventer en Fabio un impayable personnage de centurion, symbole de

zèle benêt.

Hommage il y a car la mise en scène et la scénographie reconstituent dans une certaine mesure, en abolissant par l'éclairage et le jeu la distance en la salle et la scène notamment, une de ces cours des comédies (coralles de comedias) qui ont fait la fortune du théâtre espagnol pendant le Siècle d'or. Bien sûr, nous ne sommes pas en plein air, dans quelque cour intérieure, mais Soldevila rappelle par là, avec une pointe de nostalgie, ces temps de rencontre fusionnelle entre le monde du théâtre et le théâtre du monde.

Hommage il y a aussi parce que la proposition de Soldevila table avec perspicacité sur une idée maîtresse de la pièce, la possibilité du libre arbitre. Pour l'instruction de notre époque, il la fait dévier. Il relève que nos temps modernes ne manquent pas de ces fous de Dieu prêts à abdiquer leur libre choix pour aller au martyr, incapables de vivre et de laisser vivre, «de mourir pour leurs idées, oui, mais de mort lente», comme le chantait Brassens.

S'il faut parler de morale, disons qu'elle est sauvée dans notre spectacle. Le Diable est floué. Ses acteurs se rebellent contre lui et, assumant leur liberté, ils lui signifient que l'«happy end» du consentement au bonheur terrestre vaut bien le sacrifice extatique mais prématuré de soi.

De la matière à réflexion, de la drôlerie, de la gaucherie adroitement et savoureusement exécutée, *Sortie de Secours* signe là une belle fête théâtrale, certes l'un de ses spectacles les plus audacieux et accomplis.

Le magicien prodigieux, de Pedro Calderon de la Barca. Adaptation et mise en scène de Philippe Soldevila. Avec Jonathan Gagnon, Israël Gamache, Marie-Hélène Lalande, Nicolas Létourneau, Guillaume Perreault, Patrick Ouellet, Marie-France Tanguay et Nicola-Frank Vachon. Scénographie d'Érica Schmitz, costumes de Jeanne Lapiere, éclairages de Christian Fontaine et environnement sonore de Pascal Robitaille. Une production *Sortie de Secours* à l'affiche du PÉRISCOPE jusqu'au 12 avril.